

## C'est à elles de le dire

Chloé Savoie-Bernard and Karianne Trudeau Beaunoyer

Number 158, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88651ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Moebius

### ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Savoie-Bernard, C. & Trudeau Beaunoyer, K. (2018). C'est à elles de le dire. *Moebius*, (158), 7–12.

## C'EST À ELLES DE LE DIRE

Des filles lasses d'être chuchotées sillonnent les pages de ce numéro, en appellent à une musique qui serait la leur. Il leur faut, à ces filles, redémarrer la cassette, chanter par-dessus les partitions classiques, tourner le vinyle, de la face A passer à la face B. Se déchausser pour enfin pouvoir bouger. Girl gangs et cavalières seules en chœur battent des jambes, hochent la tête, cherchent un rythme dans les mots, celui qui leur permettra de déroger aux chorégraphies apprises par cœur. Elles essaient des manières d'être, des formes de vie, se fatiguent, s'évanouissent, reprennent conscience habitées d'intentions nouvelles. C'est que parfois, elles l'admettront volontiers, les filles, les sœurs et les complices se surprennent à obéir à des lois qui leur siéent mal, dérèglent leurs pas, désenlignent leur trajectoire.

Elles se meuvent, les muses pétrifiées, les statues de sel effritées, et dans le mouvement même de leurs corps, grâce au sang qui les irrigue – ce sang passant des aïeules à leurs veines –, les filles, les sœurs et les complices congédient les prépositions qui les désignent, ces *de* qui butent contre la voûte palatine. Des *de* qui les attachent à être la fille *de*, la sœur *de*, la complice *de*. De qui je voudrai, je serai la fille, semblent-elles nous dire. Peut-être seront-elles les filles de personne. C'est à elles de le dire. Car il s'agit bien de cela: redresser les héritages, recadrer la sororité, se

jouer de l'historiographie. Leurs pas se mettent en quête d'une autre langue qui ne serait pas empêchée.

Il n'est pas dit qu'elles ne regarderont pas parfois derrière, rewind, la cassette.

Il n'est pas dit qu'elles ne se demanderont jamais d'où elles viennent.

Il n'est pas dit qu'elles peuvent faire confiance aux frontières entre leur vie et celle des autres, fictives ou réelles, entre les *personae*, les personnages et les personnes. Écrivaines et lectrices.

Entre elles rigolent et se demandent qui donc les décrit en voix off.

Riche en « Yeux fertiles », ce numéro accorde une attention particulière à la distance qui sépare l'expérience (de lecture, du corps, vécue, sensible) des textes (formes, phrases, mots, phonèmes). Et s'il s'agissait moins d'une séparation que d'un prolongement, voire d'une contiguïté? Ce sont ces liens qui se tissent parfois entre les personnages de fiction et les personnes qui occupent la narratrice de « La sécheresse dans la moelle de ses os », un texte d'Amélie Panneton où on nous invite à penser l'acte de lecture comme vecteur d'empathie. C'est aussi au « mensonge » de « l'analyse littéraire [comme] travail objectif » que s'en prend Laurence Pelletier (« La vaniteuse ») dans le récit essayistique d'un colloque en Angleterre où une vision eurocentriste se conjugue à un dédain pour une littérature qui ne camoufle pas son rapport au réel. Avec une langue déployée et inventive, qui n'a pas peur de déparler, elle évoque ces fois où il faut parler en son propre nom, n'en déplaise aux oreilles sensibles.

Le même vacillement entre la réflexion, l'autoréflexion et le récit (de rêve, cette fois) se retrouve dans le troisième

texte de la résidence d'écriture de Simon Brousseau. Partant des impressions tenaces que lui laisse un rêve parricide, Simon écorche au passage la militarisation de l'inconscient à laquelle se livre Christopher Nolan dans *Inception*. Surtout, il propose une méditation sur l'autorité qu'exercent les rêves sur celui qui s'y abandonne. « Pour ce que j'en sais, les rêves sont répétitifs, archétypaux, à peine narratifs » (« Mes cauchemars préférés ») : c'est, nous semble-t-il, cette forme cyclique, itérative et ambiguë du rêve que met en actes « Autoportrait en roman d'amour » de Michaël Trahan, où les images d'une « chose » qui a lieu et n'a pas lieu en même temps surgissent comme sur un écran, à l'instar des gestes accomplis en pensée résonnant au réveil dans le corps chez Simon Brousseau.

Corps encombrant et délétère chez Marie Darsigny, dans un récit poétique fragmenté (« Tulipes ») traversé de la voix de Sylvia Plath. Corps d'un animal mort dans « En cas de rencontre avec un ours noir », de Mélanie Coulombe, qui nous conduit à réfléchir à la part d'animal en soi qu'il faut accepter ou dont il faut se délester. Corps troué et emprunté chez Emmanuelle Dorion (« Fétiches »). Corps malade et *mutant* chez Myriam de Gaspé qui traduit Leonor Silvestri et entame avec elle une conversation où le corps se transforme, comme la langue de départ au fil de la traduction : « S'il y a altération, c'est donc qu'il y a production. Comment penser ce qui surgit alors ; comment lui faire une place ? » (« *Poner el cuerpo* ») Corps dissocié de lui-même que Julie Delporte souhaite dans sa lettre à Pattie O'Green « réassocier » : « Mais ce mot n'existe pas, ce mot est souligné en rouge. Je veux réassocier mon être et mes événements, mon esprit qui s'enfuit et mon corps planté sur terre. Je ne veux plus que l'on sépare la culture

et la nature, les hommes et les femmes, les femmes et les chats. Je veux construire les *petits ponts* dont tu parles, chère Pattie. Des petits ponts pour réparer le monde.» La forme de l'adresse ne concerne pas, dans ce numéro, uniquement la « Lettre à une écrivaine vivante » ; les absentes sont partout.

Disparue, ou effacée, une génération entière de femmes artistes québécoises nées dans les années 1920. En réponse à l'absence de leurs œuvres dans les musées et dans les récits canoniques de l'histoire de l'art, Alex Noël entreprend, avec « Coupées au montage », de nous faire découvrir le travail de Mimi Parent, de Ghitta Caiserman-Roth et de Kittie Bruneau. Dans un texte publié pour la première fois en nos pages en 1996, « Vite, vite », Hélène Monette approfondit également le motif de la mémoire qui garde et qui dérobe, qui fait vaciller et qui avale, alors que « [c]'est une étrange traversée que propose ce mode chancelant d'exister – pour durer? » En republiant ainsi un texte provenant du fonds *Mœbius*, rubrique instaurée au numéro précédent, nous voulons aussi lutter contre l'amnésie du milieu littéraire, qui oublie souvent les textes à mesure que l'actualité en fournit de nouveaux. Paroxysmique chez Mikella Nicol, la disparition hante « Le cimetière des filles », qui ausculte avec précision les discours qui tuent les filles, les empêchent d'accéder au monde des vivantes ; c'est aussi entre les vivants et les morts, entre la santé et la maladie que Sarah Marceau-Tremblay propose « Fœtus dans rue », où le micro de l'avortement personnel rejoint le macro du destin national. Un autre deuil, celui du père, débride la syntaxe et attire l'attention sur les vides qui percent la graphie des lettres dans « ouverture des valves » de Sylvianne Rivest-Beauséjour.

Chauffé sous le microscope du langage, le vernis se dissout. Les filles, les sœurs et les complices regardent les parenthèses dans lesquelles elles se dressent, elles manigancent des tendresses, elles échappent au passage quelques meurtres. Et c'est parfois à leur propre meurtre qu'elles doivent se soustraire (« À partir des cendres », Amélie Hébert). Là où on voudrait peut-être achever de les épingle, elles font des crocs-en-jambe aux aiguilles qui les percent. Elles grignotent des sucreries, hèlent un taxi, craquent les pages d'un livre et refusent qu'on les attende au détour. Elles veulent tout avoir mais ne l'avouent jamais, pas tout à fait certaines de ce que contient la totalité à laquelle elles aspirent (« Les filles mouillées », Mélodie Nelson). Et elles ne vous parleront de leurs utopies que si ça leur chante, comme nous le laisse entrevoir la fin de « Vidangée/er », de Maude Jarry.

Sont-elles filles ou sœurs ou complices, ou bien résistent-elles aux catégories, ces femmes qui, dans leurs généreuses contributions, interrogent le langage, le sarclent, lui posent des questions avec lesquelles elles aimeraient en finir sans jamais pourtant arrêter d'écrire? Nous n'oserions assigner des identités à celles que nous rassemblons dans les pages de ce numéro. Nous ne voudrions pas non plus dire, comme tant d'autres avant nous, que de périphériques, les filles se mettent au centre. Que – éternelle rengaine – d'objets elles deviennent sujets. Nous souhaiterions ne pas reconduire les *a priori* dont elles se détachent, dont elles crèvent le jaune afin de voir quels dessins composent son écoulement, visqueux. Les textes qui suivent remettent plutôt en question l'idée même d'un centre, d'un Pouvoir. On tourne autour, on l'orne de décorations qui le ridiculisent, le font tourner sur lui-même, le dilatent. Les filles

le visitent, le centre, mais choisissent encore les spirales, les jardins et les trous noirs plutôt que les résidences principales pour élire domicile. Nous croyons que c'est dans l'indécision, l'entre-deux et le hasard que résident les possibles. Des possibles à prendre en soi comme on prend une amie dans ses bras.

Chloé Savoie-Bernard  
et Karianne Trudeau Beaunoyer  
Membres du comité de rédaction